

Zeitschrift:	Revue historique vaudoise
Herausgeber:	Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band:	11 (1903)
Heft:	7
Artikel:	Variété : les étrusques au musée archéologique de Florence
Autor:	Bourgeois, Victor-H.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-12506

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

V A R I É T É

LES ÉTRUSQUES AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE
DE FLORENCE

Dans la fièvre des voyages qui caractérise notre époque, volant d'une ville à l'autre, dévorant les galeries et les musées, prétendant même parfois voir l'Italie tout entière en quelques semaines et en connaître les trésors inépuisables, un nombre bien restreint, seulement, des touristes qui traversent Florence, emportent une idée exacte de son musée archéologique.

Beaucoup n'y vont pas ; d'autres prétendent, croient même le connaître pour y avoir consacré honnêtement et consciencieusement une entière demi-journée. On se précipite au Palais Pitti, à la galerie des offices, à San Miniato, à Santa Maria Novella et à Santa Croce ; on monte une après-midi à Fiesole, et l'on repart, content de soi-même, avec la ferme conviction d'avoir vu et de connaître Florence.

Pour mon compte particulier, voici trois années consécutives que, pendant les mois d'hiver, je fais à ce musée des visites fréquentes et régulières, et chaque fois je découvre de nouvelles choses qui m'avaient échappé jusqu'alors et qui éveillent en moi un nouvel intérêt et un nouveau plaisir.

Ouvert en 1883, le nouveau musée archéologique de Florence a pris un développement extraordinairement rapide, situé comme il est en pleine Etrurie, et grâce à la science de ceux qui en sont à la tête. A tout seigneur tout honneur, et les premiers compliments vont droit au directeur, l'homme savant que ses études et ses publications sur les Etrusques ont rendu célèbre.

Les collections étrusques, spécialement, au musée de Florence, sont parmi les plus belles du genre, et c'est

particulièrement sur celles-ci que je désirerais attirer l'attention des touristes en général, et des amateurs d'antiquités en particulier.

L'origine des Etrusques n'est pas encore établie d'une façon irréfutable. Diverses théories ont surgi, se contredisant plus ou moins les unes les autres. On en a fait tour à tour des indigènes italiens, des Slaves, des Egyptiens, des Asiatiques. Nul n'a réussi à pénétrer entièrement la nuit et dissiper l'obscurité qui entourent encore l'origine et le passé de ce peuple au cours de longs siècles qui n'ont point d'histoire¹.

Le plus probable est qu'ils arrivèrent d'Orient et ceci peut avoir eu lieu de deux façons : soit par les grandes invasions qui débordèrent par terre sur la Grèce et l'Italie, soit par la voie de mer, la position même de la péninsule qui avance si profondément dans la Méditerranée favorisant au plus haut degré sa rencontre par les premiers navigateurs venus de l'Orient.

Certains faits semblent prouver la provenance asiatique ; entre autres la singulière ressemblance des ornements archaïques étrusques avec ceux de l'Orient primitif ; l'introduction en Europe par les Etrusques de la voûte, inconnue jusqu'alors dans nos contrées, tandis qu'elle était pratiquée par les Asiatiques aux temps les plus réculés ; et d'autres raisons encore, trop longues à énumérer ici.

Les peuples qui ont habité l'Italie aux temps les plus anciens semblent avoir été en premier lieu les Liguriens ; puis les Sicains, les Pelasges, les Ombriens, puis seulement les Etrusques. Mais souvent ces peuplades diverses sont mélangées et confondues par les non initiés dans le seul nom de « peuple Etrusque ».

Les Liguriens furent refoulés au nord-ouest ; les Sicains en Sicile, et les Pelasges à l'étranger. Dans le Bolognais,

¹ Martha : Archéologie étrusque et romaine.

spécialement les peuples primitifs furent : les Liguriens, très anciens, remontant à l'âge de la pierre, néolithique et paléolithique, auxquels il est du reste impossible de fixer des dates, et la seule peuplade d'Italie n'ayant connu aucun métal¹.

Puis vinrent avec l'époque du bronze les Ombriens qui séjournèrent pendant la très longue période qui s'étend de la connaissance du premier métal, c'est-à-dire vers 2000 jusqu'à quelque deux ou trois siècles avant la fondation de Rome, époque à laquelle le peuple Etrusque semble faire son apparition.

Les Ombriens introduisirent en Italie le bronze avec toute son industrie qui, peu à peu, remplaça entièrement celle de la pierre.

S'il est vrai que les Etrusques chassèrent les Ombriens quelque deux à trois siècles avant la fondation de Rome (754 avant J.-C.) on peut donc admettre comme date approximative de leur établissement (dans le Bolognais au moins) l'an 1000, c'est-à-dire le commencement de l'époque du fer.

Ils y régnèrent en maîtres jusqu'en l'an 364 de Rome (390 avant J.-C.), date à laquelle ils furent vaincus et chassés par les Boiens, lesquels ne subsistèrent que deux siècles, et qui, en 556 de Rome (198 avant J.-C.), furent détruits par les Romains, sous les consuls : L. Furius Purpureone et M. Claudius Marcellus. Bologne s'appela primitivement Felsina (parfois Cenena) et fut cité ombrienne avant d'être cité étrusque. Ce ne fut qu'après sa prise par les Boiens qu'elle reçut le nom de Bononia².

La ville étrusque qui précéda Florence fut la cité de Fiesole, bâtie au sommet d'une colline escarpée, et où se voient encore de nombreux restes de leur présence, entre autres la splendide muraille à appareil polygonal (*opus*

¹ Niccolucci ; Appennino Bolognese.

² Niccolucci ; Appennino Bolognese.

polygonatum) de la seconde période, mélangé par place avec l'appareil quadrangulaire (*opus quadratum*) semblable à celui des Romains.

Ici trouve place une remarque du plus haut intérêt.

Sachant que dans la très vieille cathédrale de Fiesole (commencée en 1028) devait se trouver une fleur de lis étrusque, je m'y rendis récemment dans le but de la rechercher et de l'étudier.

Là, en effet, dans la crypte placée sous l'abside, se trouvent deux chapiteaux étrusques, en état parfait de conservation. Ces chapiteaux, trouvés à Fiesole même, furent placés là soit lors de la construction primitive de l'église, soit lors de sa première restauration, vers 1250. Or, sur l'un de ces chapiteaux, alternant avec la roue si fréquente chez les Etrusques, se trouvent deux fleurs de lis, d'une élégance admirable, élancées, gracieuses comme elles le furent au plus beau temps des rois de France du moyen âge. Ainsi donc, bien des siècles avant notre ère, la fleur de lis servait déjà d'ornement aux peuples anciens, et comme elle fut trouvée également sur des monuments d'Egypte, on voit que son origine remonte à la plus haute antiquité et que les rois de France, en l'adoptant pour leur emblème, n'ont rien inventé de nouveau.

Mais revenons au musée de Florence et pénétrons dans les salles du rez-de-chaussée.

Les urnes cinéraires des temps préhistoriques, en terre, cuite ou seulement exposée au feu, et en forme de cabanes, ne sont pas très nombreuses, mais quelques-unes sont remarquables par leur forme très caractéristique et leur parfaite conservation, notamment celles trouvées à « Poggio alla Guardia. »

Ce qui est admirable dans toutes ces salles, ce sont les objets de bronze de toutes sortes et de toutes espèces, recouverts, pour la plupart, d'une patine d'un vert bleuté

incomparable. Très remarquables sont les objets de la tombe dite « del Duce » dans la salle de Vetulonia, consistant en une arche cinéraire d'argent plaqué et ciselé ; en « navicelles » les petites barques symboliques qui avaient certainement rapport à la religion de ces peuples primitifs, et qui représentaient peut-être, comme dans les traditions égyptiennes, le navire sur lequel l'âme du défunt faisait voile pour des rivages enchantés. Puis un bouclier énorme ; un casque très bien conservé, et de nombreux objets divers trouvés dans cette même tombe qui fut certainement celle d'un chef puissant et vénéré.

La salle de Clusium (le Chiusi moderne) est une des plus intéressantes et nous offre des pièces splendides. Dans une vitrine à part, on voit un seau de bronze d'une dimension exceptionnelle, mesurant 70 cm. de hauteur et 80 cm. de diamètre à sa partie supérieure. Il est d'une conservation parfaite et revêtu d'une patine magnifique. Au-dessus, deux ossuaires, également de bronze, dont l'un, à couvercle en forme de calotte, est entouré à la partie saillante de la panse d'une couronne de boutons pointus d'un fort bel effet.

A côté, un siège complet, de bronze, (trouvé à Poggio allà Sala) pièce superbe, occupe, avec la table d'offrandes découverte dans la même tombe et placée devant lui, une grande vitrine à part.

Dans la même salle se trouvent des statues et statuettes funéraires, en terre cuite, creuses, portant dans le dos une ouverture par laquelle on introduisait les cendres et les objets précieux que l'on ensevelissait avec les restes du mort. Dans l'une d'elles, la plus grande, représentant une personne assise, on a trouvé un petit vase du cinquième siècle avant notre ère, en forme de tête de Proserpine ou d'Aphrodite, et une épingle d'or d'un travail exquis. Plusieurs statues de dimensions moindres, ont les bras

indépendants et mobiles. Dans une salle contiguë, des candélabres dressent leurs élégantes silhouettes, avec leurs gracieux pieds recourbés aux griffes de lions, leurs fûts cannelés atteignant jusqu'à un mètre et demi de hauteur ; plusieurs d'entre eux reproduisent un ornement charmant : un animal, chat ou autre, grimpant sur le fût du candélabre pour atteindre des pigeons placés au sommet, lesquels, les ailes levées semblent prendre leur vol pour fuir l'ennemi qui va les saisir.

Ici aussi se voient les restes des fameuses poteries d'« Arretium » (*terra sigillata*) au vernis rouge inaltérable, que n'ont pu entamer au cours de longs siècles ni la terre, ni l'eau, ni le chaud, ni le froid ; ici aussi se voient deux moules complets pour vases à figures en relief, tous deux de travail grec, l'un de l'artiste Tigranes, l'autre de Nicéphoros.

D'énormes fibules plaquées d'or, ayant jusqu'à 20 cm. de longueur, nous montrent l'art étrusque au huitième (VIII^e) siècle avant J.-C. avec ses dessins et ses animaux greco-asiatiques. Des monnaies prouvent que les premières pièces étrusques, comme les romaines, étaient coulées et non frappées. Du reste, elles sont pour la plupart recouvertes par les siècles d'une telle couche de patine, que toute trace de figures ou d'emblèmes qui pourrait s'y trouver disparaît entièrement.

Dans un corridor, appliqués à la muraille, se voient les fragments des statues en terre cuite qui décoraient les frontons des temples, ainsi que des frises de même matière, aux ornements aussi artistiques que gracieux.

La sculpture n'a jamais été très florissante en Etrurie, surtout pour ce qui concerne la pierre. Les matériaux indigènes étaient peu favorables ; le marbre manquait ; les autres pierres ne se prêtaient pas à la statuaire. La matière dont les sculpteurs étrusques surent le mieux tirer parti, et dans

l'emploi de laquelle ils excellèrent, c'est l'argile, employée dès les temps les plus reculés et pour les ouvrages les plus divers.¹

Les temples étrusques, bien que bâtis sur les mêmes plans, ou peu s'en faut, que les temples grecs, étaient presque entièrement en bois. La charpente était donc trop faible pour supporter le poids colossal d'un grand nombre de statues de marbre ou de pierre. Aussi eût-on recours aux statues vides en terre cuite, stratagème aussi pratique qu'intelligent.

Une vitrine de lampes dites « des catacombes » nous prouve que ces luminions, avec leur forme originale, et leurs ornements, existaient bien avant l'époque où les chrétiens se réunissaient dans les profondeurs de leurs galeries souterraines pour y célébrer leur culte et y ensevelir leurs morts. On voit ici de nombreux exemplaires du type le plus curieux de poignée, celui de l'anse en demi-lune, qu'on retrouve partout où les hommes des Terramares ont vécu.

Trois salles d'objets trouvés à Télamone, dans les Maremmes, non loin de Grosseto, ont été ouvertes récemment au public. Elles contiennent des couvercles de sarcophages de grandes dimensions, en terre cuite, représentant les défunt couchés et accoudés, tenant à la main les patères à ombilic, sorte de coupes, renflées en boule au centre, qui servaient au jeu étrusque du « Cotabos ».

Puis, un « brasero » splendide, rectangulaire, de 70 cm. sur 50, décoré de lions, avec son gril, ses pincettes, et son racloir pour les cendres travaillé en forme de main. A côté une paire de sandales de bronze ; puis des vases de l'époque primitive ; une vitrine avec une superbe collection de pointes de lances, d'épées, de couteaux, ainsi qu'une paire d'anses de vase, en forme de femme nue et qu'on peut placer au IV^e-III^e siècle avant notre ère. A la paroi sont les

¹ Martha ; archéologie étrusque et romaine.

fragments assez complets des statues de terre cuite qui ornaient la façade du temple de Telamone. De plus, une quantité d'objets de fer, de grande variété, nous prouvent l'usage et le profit que les Etrusques surent tirer du nouveau métal dès son apparition.

Dans la salle de Tarquinies, un grand sarcophage de tuf, de plus de 2 m. de longueur sur 1 m. de hauteur, porte en bas-relief sur l'une de ses faces une scène représentant mari et femme jouant au « Cotabos », et sur l'autre Mercure et la Parque Carmenta tenant le rouleau des destinées. Sur le couvercle la statue couchée de la défunte. Ce travail peut être placé au IV^e siècle avant J.-C.

Autour de lui se trouvent plusieurs autres sarcophages de grandes dimensions, sculptés sur leurs faces, ainsi que des portes de tombes en pierre ou en tuf, ornés de bas-reliefs de style archaïque asiatisant.

Dans la salle suivante de Volciî on voit des vases gréco-étrusques des VII^e et VI^e siècles ; un chapiteau de colonne avec des ornements ayant rapport avec les volutes ioniques, et des têtes de Jupiter et Venus, travail étrusque du IV^e au III^e siècle. Un énorme couvercle de sarcophage, de 2,30 m. de long, représentant le défunt couché et accoudé, occupe le milieu de la salle ; un fragment de tombe avec bas-reliefs de style archaïque, et une grande vitrine de vases de « Bucchero » figurent encore dans cette intéressante chambre.

Au premier étage, dans la première salle étrusque, on trouve une collection magnifique de sarcophages et urnes cinéraires en marbre et en albâtre, tous sculptés, les sujets représentant des scènes de la mythologie. C'est au milieu de cette salle, dans une vitrine à part, garantie par des rideaux verts, que se trouve une des gloires du Musée de Florence.

C'est un sarcophage de grandes dimensions, orné de pein-

tures à tempéra représentant les combats des Grecs et des Amazones. Ce chef-d'œuvre fut trouvé à Tarquinies en 1869 et date du IV^e siècle avant J.-C. Sur le couvercle se trouve gravée en gros caractères étrusques l'épigraphe de dédicace, laquelle a été répétée d'une façon barbare, et déjà aux temps anciens sur la face du sarcophage, au travers des peintures. Plusieurs autres sarcophages et urnes cinéraires portent des inscriptions souvent très lisibles, sinon compréhensibles, car il ne suffit pas de connaître les caractères des Etrusques ; il faudrait aussi connaître leur langue.

Les Etrusques écrivaient de droite à gauche, et leur alphabet, comme les autres, a subi des modifications au cours des siècles et en se rapprochant de l'époque romaine. Ainsi, aux temps archaïques, leur *S* était notre *M*; et leur *N* était notre *M* actuel *moins* le jambage montant de gauche. Sous l'influence romaine ces lettres changent et se rapprochent de la forme qu'elles conservèrent jusqu'à nos jours dans l'écriture latine.

(*A suivre.*)

Victor-H. BOURGEOIS.

UNE PROMENADE EN SAVOIE, IL Y A CENT ANS

La lecture des lignes qui suivent nous a vivement intéressé et nous pensons qu'il en sera de même des lecteurs de la *Revue historique vaudoise*.

De Lausanne, le 21 août 1804.

Aux Editeurs de la *Gazette de Lausanne*,

Depuis quatre mois, j'entendais parler avec admiration des ouvrages étonnans, hardis, prodieux qui ont commencé ce printemps en Savoie, pour la construction de la route de communication entre l'Italie et Genève, par le *Simplon*. Dans tout cet intervalle, les explosions multipliées des mines qui font sauter les rochers, frappaient continuellement mes oreilles. Tous les jours,